

Cercle d'histoire
d'archéologie et de
folklore d'Uccle
et environs



Geschied- en
heemkundige kring
van Ukkel
en omgeving

UCCLENSIA

Revue bimestrielle - Tweemaandelijks tijdschrift

Septembre - September 2010

231



Uccle Résidence Stockem, 1, Avenue Wolvendael

Le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore d'Uccle et environs

Fondé en 1966, il a pris en 1967 la forme d'une a.s.b.l. et groupe actuellement près de 400 membres cotisants.

A l'instar de nombreux cercles existants dans notre pays (et à l'étranger), il a pour objectifs exclusifs d'étudier et de faire connaître le passé d'Uccle et des communes environnantes et d'en sauvegarder le patrimoine. Dans ce but il organise un large éventail d'activités: conférences, promenades, visites guidées, excursions, expositions, éditions d'ouvrages, fouilles, réunions d'étude.

En adhérant au cercle, vous serez tenus au courant de toutes ces activités et vous recevrez cinq fois par an la revue "UCCLENSIA" qui contient des études historiques relatives à Uccle et à ses environs, notamment Rhode - Saint-Genèse, ainsi qu'un bulletin d'informations.

Le cercle fait appel en particulier à tous ceux qui sont disposés à collaborer à l'action qu'il mène en faveur d'un respect plus attentif du legs du passé.

Administrateurs:

Jean-Marie Pierrard (président)
Patrick Ameeuw (vice-président)
Pierre Goblet (trésorier)
Françoise Dubois-Pierrard (secrétaire)
André Buyse, Léo Camerlynck, Eric de Crayencour,
Marie-Jeanne Janisset-Dypréau, Stephan Killens,
Jacques Lorthiois, Yvan Nobels,
Roger Schonaerts, Clémy Temmerman,
Louis Vannieuwenborgh

Mise en page d'Ucclesia : André Vital

Siège social:

rue Robert Scott, 9
1180 Bruxelles
téléphone: 02 376 77 43
CCP: 000-0062207-30

Montant des cotisations:

Membre ordinaire	10 €
Membre étudiant	5 €
Membre protecteur	15 € (minimum)

Prix au numéro de la revue Ucclesia: 3 €

UCCLENSIA

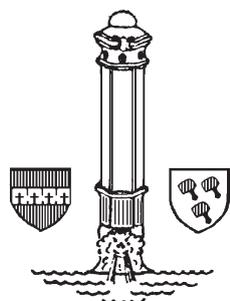
Cercle d'histoire
d'archéologie et de folklore
d'Uccle et environs, a.s.b.l.
n°d'entreprise 410.803.908
rue Robert Scott, 9
1180 Bruxelles
tél. 02 376 77 43
CCP 000-0062207-30
n°d'agrément : P910.805

Septembre 2010 - n°231

Geschied - en
Heemkundige Kring van Ukkel
en omgeving, v.z.w.
ondernemingsnr 410.803.908
Robert Scottstraat, 9
1180 Brussel
tel. 02 376 77 43
PCR 000-0062207-30
Erkenningsnr P910.850

September 2010 - nr 231

Sommaire - Inhoud



Les toponymes ucclois (rectificatif)	2
Les (ex-) Dames de Marie d'Uccle ont 100 ans <i>André Buyse</i>	3
Les Stockhem : one famille uccloise de bâtisseurs aux XIX ^e et XX ^e siècles <i>Louis Vannieuwenborgh</i>	8
Ik Dien, Zei de Politieman (1) <i>Fritz Franz Couturier</i>	25

*En couverture : Fritz Franz Couturier (1914-1996)
Ere-Politiemissaris van Ukkel.
Commissaire de Police honoraire d'Uccle.*

Publié avec le soutien de la Communauté française de Belgique,
de la Commission communautaire française de Bruxelles - Capitale
et de la commune d'Uccle

TOPONYMES UCCLOIS

REFLEXIONS AUTOUR DE L'EXPOSITION DE MARS 2010

(complément)

Dans l'article paru dans le précédent numéro d'Ucclensia, un problème technique a rendu illisible le tableau qui reprenait les 36 toponymes présentés lors de l'exposition du Doyenné.

Nous le reproduisons ici :

1. CHAT (Le) / KAT (De)
2. BOETENDAEL
3. UCCLE / UKKEL
4. TEN HOREN / LE CORNET
5. CRABBEGAT
6. WOLVENDAEL
7. GLOBE
8. STALLE
9. NEERSTALLE
10. DIEWEG
11. OBSERVATOIRE / STERREWACHT
12. CARLOO
13. SAINT-JOB / SINT-JOB
14. AVIJL
15. FOND'ROY / VRONERODE
16. KAUWBERG
17. GELEYTSBEEK
18. PAPERKASTEEL
19. KINSENDAEL
20. KRIEKENPUT
21. ENGELAND
22. TETTEKEN ELST
23. BOURDON / HORZEL
24. NECKERSGAT / NEKKERSGAT
25. MERLO
26. VERREWINKEL
27. HOMBORCH
28. MOENSBERG
29. CALEVOET
30. VLEURGAT
31. BASCULE
32. LANGEVELD
33. VERT CHASSEUR / GROENE JAGER
34. VIVIER D'OIE / DIESDELLE
35. FORT JACO
36. ESPINETTE (Petite) / HUTTE (Kleine)

31 juillet 2010 : **Les (ex-) Dames de Marie d'Uccle ont cent ans !**

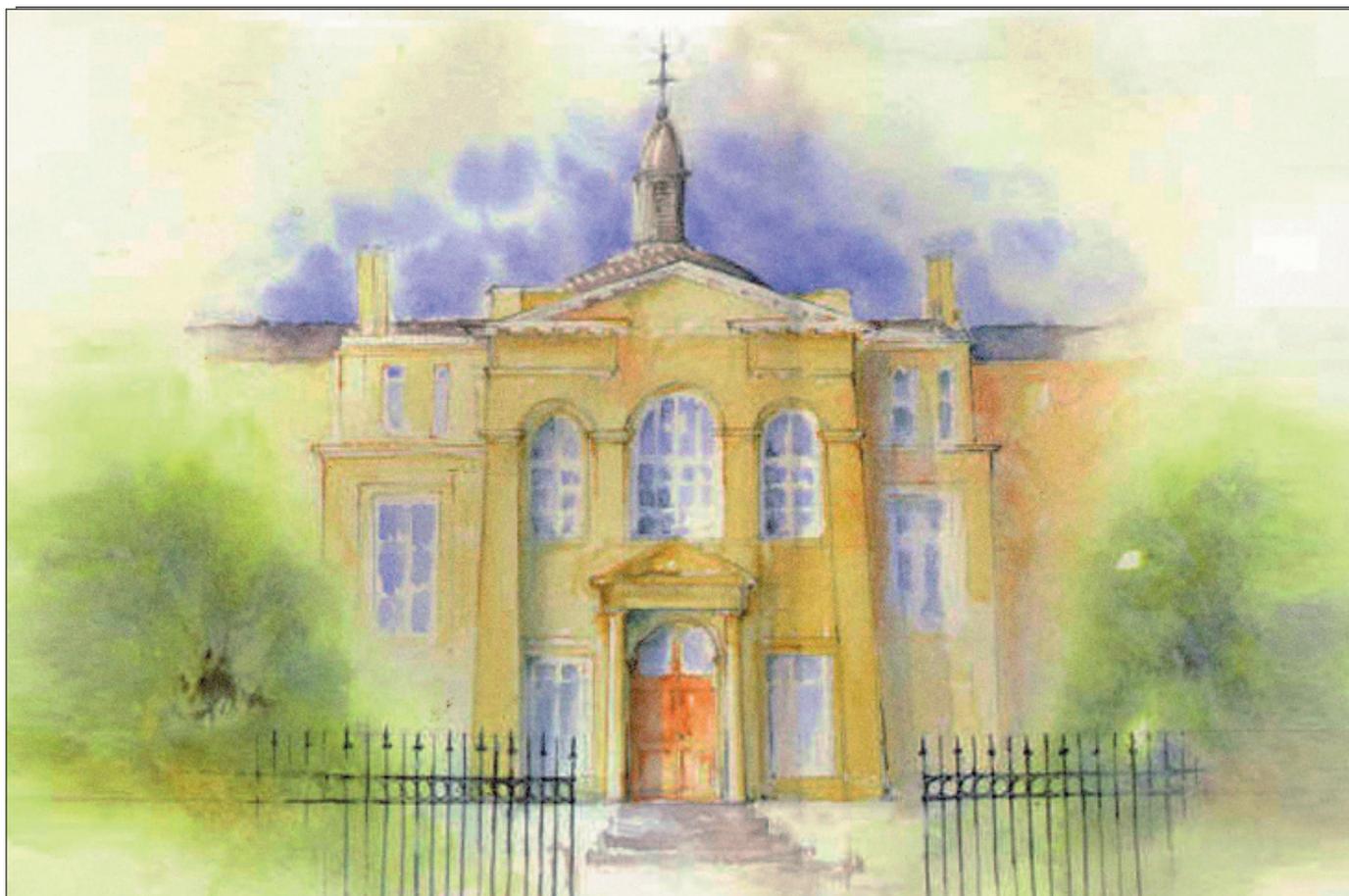
André Buyse (*)

Le 31 juillet 1910 eut lieu la prise de possession par la congrégation des Filles de Marie et de Joseph, dites « Dames de Marie », de l'institut d'enseignement « Maison des Saints-Anges » - aujourd'hui « Centre d'enseignement Notre-Dame des Champs » -, un complexe scolaire complet, depuis l'école primaire jusqu'au cycle secondaire supérieur, sis 143 rue de Bruxelles, à Uccle, dans un quartier encore champêtre, au cœur d'un toponyme connu aujourd'hui sous le nom de *Langeveld* ou quartier Longchamp. La *rue de Bruxelles* est devenue rue Edith Cavell. On l'aura

compris : cet été 2010 marque le centenaire d'un prestigieux et parmi les plus peuplés établissements scolaires de l'enseignement libre à Uccle, les « *Dames de Marie* » devenues en 1973 l'institut d'enseignement mixte *Notre-Dame des Champs*.

En fait le pouvoir organisateur a pris les devants, en ouvrant les célébrations jubilaires en novembre dernier.

Pourtant les Dames de Marie d'Uccle ne sont que la plus récente implantation d'un réseau vieux de plus de 150 ans. C'est en effet en 1856 à Saint-



Aquarelle par P. Pirotte (Archives NDC).

Josse-ten-Noode que fut créé le premier institut de cette congrégation – ou plutôt de ces congrégations - de religieuses qui révolutionnèrent, à l'époque, l'éducation des jeunes filles dans notre pays.

L'initiative, ainsi que le révèle la brochure publiée à l'occasion du centenaire (1), en revint à un chanoine grammontois, Constant Van Crombrugghe (1789-1865) issu de la bourgeoisie de Flandre orientale, ordonné prêtre en 1812 et nommé directeur du collège catholique d'Alost en septembre 1814 (juste après la première abdication de Napoléon Bonaparte). En, le nord de la Belgique, certes passé récemment dans le giron orangiste mais enfin délivré de l'organisation administrative étouffante et dictatoriale du grand empire napoléonien dont les Pays-Bas méridionaux avaient fait partie depuis le 1^{er} octobre 1795 (officiellement depuis le 9 *vendémiaire de l'an 4*), est confronté à la misère des familles paysannes refluant vers les petites villes de province, comme Alost ou Grammont, dont les enfants, surtout ceux de sexe féminin, n'avaient guère l'opportunité de fréquenter l'enseignement.

pour une croûte de pain

Souvent, ces enfants devaient accomplir pour une croûte de pain des travaux bien au-dessus de leurs forces (2). Van Crombrugghe décida, d'abord seul, ensuite avec l'appui d'une catéchiste, Mme Colette de Brandt, jeune laïque fortunée et pieuse, de regrouper à Alost les fillettes, du moins celles dont personne ne prenait en charge l'éducation, dans des ateliers où on

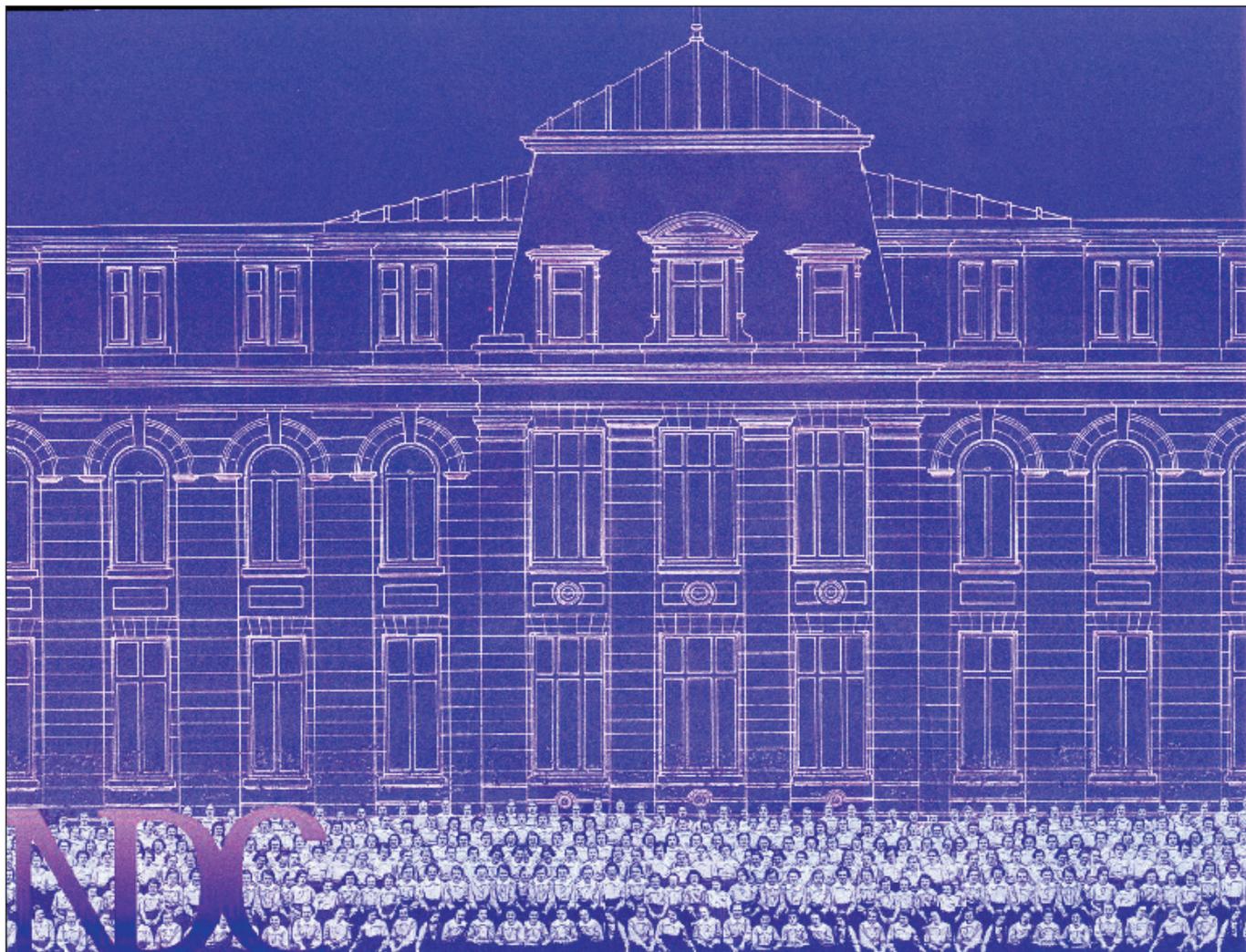


(Photo Archives NDC.)

leur enseigne outre le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul, l'hygiène et la couture.

Il compose un règlement scolaire très strict et réunit une série de maîtres et maîtresses bénévoles recrutés au sein de la communauté des Dames de Marie, des sœurs de Saint-Joseph, des sœurs de Marie-Joseph et des pères Joséphites. Les sœurs de ces diverses collectivités se regroupent rapidement sous le nom unique de « Filles de Marie ». Elles créent leur première école pour jeunes filles pauvres le 6 mars 1817. Et... pour dédommager les parents qui se privent ainsi d'une assistance aux travaux du ménage, les sœurs, adeptes d'une forme de sécurité sociale avant la lettre, leurs reversent une partie de leur maigre salaire ! Mieux, elles engagent certains d'entre eux pour travailler, dans les bâtiments du collège d'Alost à l'entretien du linge des pensionnaires.





(Photo Archives NDC.)

Leur communauté sera reconnue en 1830 par l'évêque de Gand (3), cinq ans après la fermeture momentanée de leur école par le pouvoir hollandais, de culture calviniste, et fort critique – ce n'était pas sans raison – à l'égard du prosélytisme supposé actif et surtout anti-orangiste des enseignantes catholiques, un pouvoir administratif finalement plus méfiant vis-à-vis des Belges que ne l'avaient été les autorités civiles mises en place sous le régime impérial français.

Mais la communauté des dames de Marie, qui déployait ses activités dans d'autres secteurs que l'enseignement, tels les soins aux malades, tint bon et se développa rapidement aussitôt acquise l'indépendance de l'Etat belge. Elle finira d'ailleurs par être reconnue en 1891, en tant que congrégation religieuse, par le pape Léon XIII. Sa direction n'avait pas attendu la consécration romaine pour fonder, dès 1837, une institution centrale dite « Reine des Anges », à Malines, ainsi qu'une succursale ménagère dite « Ecole des Saints Anges » en plein centre de Bruxelles (rue Finquette, aujourd'hui rue des

Chartreux), institutions dont la création succédait à deux autres établissements scolaires mis sur pied à Mouscron et à Belleghem.

L'œuvre prend une telle ampleur que l'abbé Van Crombrughe, à présent chanoine, décide de lui faire prendre une double direction : les Filles de Marie issues de la communauté des sœurs de Saint-Joseph vont se consacrer aux soins aux malades et aux personnes âgées tandis que les « Dames de Marie » proprement dites se voueront exclusivement à l'éducation des jeunes filles, qu'elles soient issues des classes populaires ou de la bourgeoisie, et cela dans le respect du programme d'étude officiel (établi par le gouvernement belge).

Bruxelles et puis Uccle

L'institution créée à Bruxelles totalise dès 1845 quelques 300 élèves, dont deux tiers issus de familles pauvres et un tiers de la petite bourgeoisie. A la mort

du chanoine Van Crombrughe, en 1865, l'œuvre voit la constitution de deux nouveaux établissements bruxellois, l'un à Saint-Josse (rue Godefroid de Bouillon, aujourd'hui rue Gillon), l'autre à Schaerbeek (chaussée de Haecht). Quant à la première école du centre de Bruxelles, elle émigrera à la même époque au 23 de la rue du Marais, accueillant à la fois des internes, des externes et des demi-pensionnaires.

Le succès grandissant des écoles bruxelloises des Dames de Marie au début du 20^e siècle – qui sont les premières du pays à intégrer une section

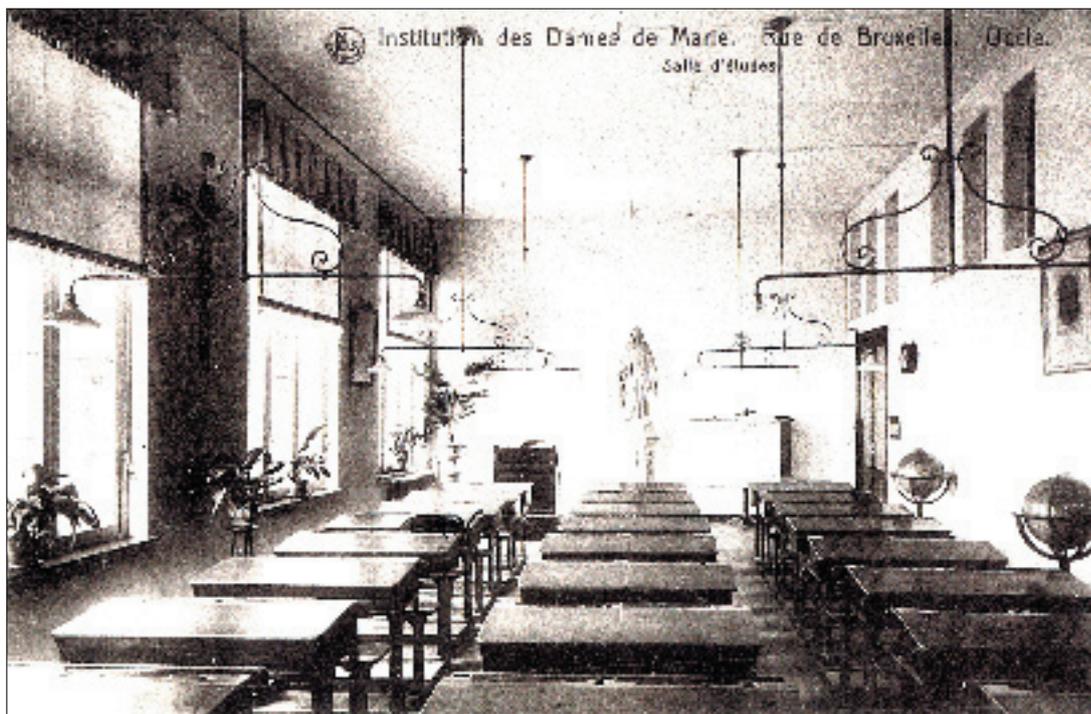
gréco-latine pour filles (4) – incite la congrégation à essaimer hors les murs, non loin de Bruxelles mais toujours « à la campagne ». La localisation est toute trouvée : ce sera à Uccle, ou trois hectares ont été acquis en bordure de la rue de Bruxelles. Un site qui, soit dit en passant, sera à moins d'un km de distance de celui choisi à la même époque par l'archevêque de Malines, le cardinal Mercier, pour instituer un grand collège pour garçons, le collège Saint-Pierre avenue Coghén, susceptible de concurrencer et de compléter un autre établissement catholique emblématique de la capitale, le collège Saint-Michel.

« avec le temps, la forêt »

Entamé en 1909, les travaux sont menés rondement, de sorte que l'école put ouvrir pour la rentrée scolaire 1910. A ce moment, le quartier Langeveld où est construit l'établissement porte bien son nom : c'est l'école au milieu du village champêtre, si l'on excepte une habitation de 250 m² de l'autre côté de la rue de Bruxelles que l'institution acquerra ainsi d'ailleurs que des extensions du côté de la rue Robert-Jones. Tout cela est parfaitement en phase

avec la devise de la congrégation « *tempore silvam* » (en français : *avec le temps, la forêt*), de laquelle on tirera en 1947 de très belles armoiries... qui préfigurent les futures ambitions missionnaires des Dames de Marie.

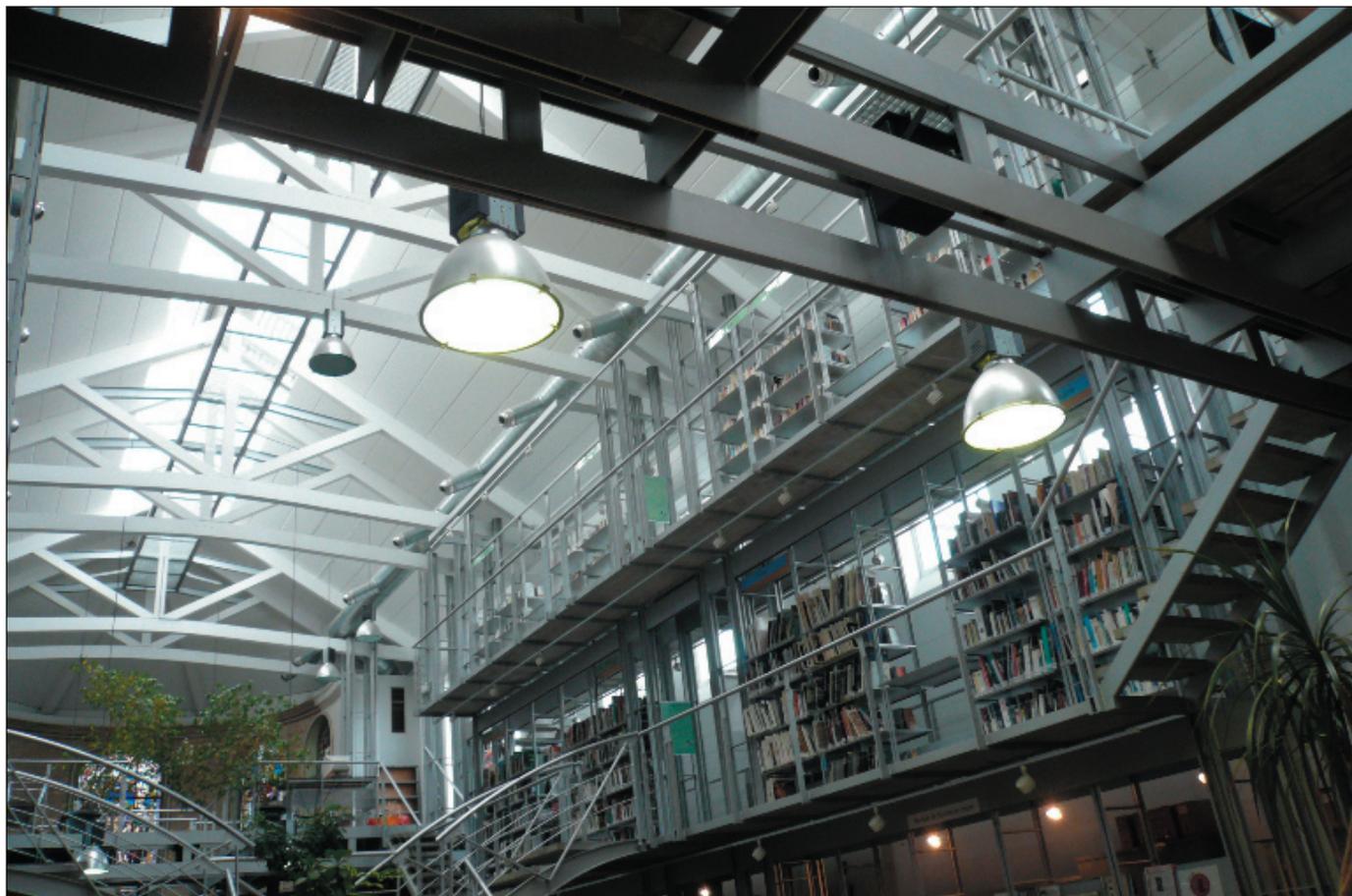
Les dames de Marie d'Uccle connurent les vicissitudes de l'histoire et en particulier les deux périodes d'occupation, l'école étant à l'occasion convertie en refuge de prisonniers ou en hôpital militaire. Heureusement, les immeubles échappèrent aux déprédations de la première guerre mondiale. Un



(Photo Archives NDC.)

théâtre fut construit dans l'enceinte en 1923. Puis ce fut l'installation de la téléphonie, le renouvellement du mobilier – en bois exotique du Congo – des bureaux, locaux collectifs, internats. 1930 vit l'avènement d'une nouvelle diversification de la congrégation des Dames de Marie et de ses objectifs, avec le développement de la fonction missionnaire, principalement vers l'Afrique et l'Amérique du sud.

La « drôle de guerre » vit le retour des conscrits et des fuyards, des réquisitions et de la fonction hospitalière. Après la guerre 1940-45, la fonction d'internat se réduisit, comme dans la plupart des établissements du secondaire. Il y eut l'épisode de la guerre scolaire, puis celui de la décolonisation, des réformes conciliaires de Vatican II, puis la période des réformes fondamentales (mixité, sécularisation, communautarisation) et pédagogiques (le rénové,



*La bibliothèque – centre multimédia. Dans le fond, on distingue l’abside de l’ancienne chapelle.
(Photo Louis Vannieuwenborgh).*

la participation) de l’enseignement assorti de la raréfaction du personnel religieux et de l’extension de la population scolaire (jusqu’à 1500 élèves de la maternelle à la rhéto) : soit une longue période transition qui dura de 1960 à 1984 !

Mais dès 1973, l’essentiel était acquis : à l’appellation « Dames de Marie » qui faisait *bon chic bon genre* se substitua le vocable d’allure notablement plus *franciscaine* de « Notre-Dame des Champs » annonciateur d’une politique d’ouverture et d’interculturalité.

Nul ne versa une larme lorsque la chapelle fut convertie, au début l’actuelle décennie, d’abord en une grande bibliothèque puis en un centre multimédia accessible à tous les Ucclois (5) : pour cette transformation on fit appel, à l’instar de ce que l’on réalisa à l’ancienne chapelle de Boondael à Ixelles, à l’ouverture d’un *puits de lumière* d’une rare audace architecturale.

Et l’on fit bien sans doute. Car aujourd’hui, nul parmi les anciennes élèves... ni parmi les jeunes anciens des Dames de Marie ne semble préférer le

poussièreux et dépassé adage latin « *sic transit gloria mundi* » à l’antique mais beaucoup plus actuelle et réellement durable devise des fondatrices de l’institut : « *tempore silvam* ».

(*) Journaliste

(1) « NDC – 100 ans d’histoires d’hommes, de pierres et d’arbres » – ouvrage collectif – 100 pp. Pouvoir organisateur de Notre-Dame des Champs, Uccle 2009.

(2) NDC, op. cit. p. 22 et suivantes.

(3) « Quelques jalons de l’histoire d’Uccle » - Tome II, par Yvonne Lados van der Mersch, E.M. Braekman, J. Deconinck et Henry de Pinchart, Bruxelles 1969 – p. 180.

(4) « 150 ans pour les Dames de Marie », par Mateusz Kukulka, in « La Libre Belgique » du 20 mars 2006.

(5) « Puits de lumière et murs de livres », in La Tribune de Bruxelles du 18 janvier.

Les Stockhem : une famille ucquoise de bâtisseurs aux XIX^e et XX^e siècles

Louis Vannieuwenborgh

En 1875, Uccle comptait 10.000 habitants ; un siècle plus tard, 75.000 ! Cet accroissement a suscité une fièvre de construction à peine ralentie par les deux guerres mondiales. Le secteur du bâtiment a travaillé sans désespérer jusqu'à nos jours. Architectes, entrepreneurs, ouvriers de la construction, s'activèrent nombreux à l'urbanisation de notre commune.

Dans une précédente revue, un ancien menuisier, Charles Hannesse, nous avait livré ses souvenirs sur une lignée d'entrepreneurs ucquois, Guillaume Stockhem et ses frères. Le bon esprit et l'entente qui régnaient dans l'entreprise de Guillaume Stockhem l'avaient incité à nous laisser son témoignage sur cette période de sa vie¹.

De passionnants entretiens avec l'un des descendants de cette famille de bâtisseurs, M. Philippe Stockhem, nous ont permis d'en apprendre davantage sur son histoire. Ainsi pourrions-nous voir à l'œuvre quelques-uns des entrepreneurs grâce auxquels notre commune a pris sa physionomie actuelle.

Les origines

Les origines furent modestes : Henri Stockhem, né à Ixelles en 1816, était menuisier. Il épousa une Uccloise, Anna Catherina De Greef, ménagère, née en 1819. Ils eurent quatre enfants, Egide (1846), Guillaume (1849), Marie (1853) et Louis (1854). La tradition familiale rapporte que la première maison fut construite par le père avec des briques de deuxième choix amenées par brouettes poussées par ses enfants depuis l'avenue Coghén. La main-d'œuvre familiale fut donc essentielle dans les débuts de l'entreprise.



*Egide et Catherine Stockhem.
(Photographie collection Philippe Stockhem.)*

A la mort du père, en 1876, le fils aîné, Egide, alors menuisier-cabaretier au 32, rue Vanderkindere², reprend l'affaire et la développe. Sous l'impulsion d'Egide Stockhem, ses six fils suivront ses traces. Ils deviendront entrepreneurs ou embrasseront des métiers liés au bâtiment. Peu de renseignements nous sont parvenus sur Egide Stockhem mais nous savons qu'au moment de son décès, en 1917, son entreprise générale de construction était solidement implantée. Son imposant monument funéraire au cimetière du



Philippe Stockhem devant la tombe de ses grands-parents, Egide et Catherine Stockhem, au cimetière du Dieweg.

Dieweg témoigne encore aujourd'hui de sa réussite professionnelle. Quelques photographies anciennes expliquent peut-être leur ascension sociale : tout dans ses traits et ceux de son épouse dénote le sérieux, la concentration, la volonté. Leurs noms – STOCKHEM-CUSSENEERS – gravés avec une importance égale au fronton de leur tombe monumentale, renforce l'impression de solidité de leur entente.

Suivons à présent la carrière des six fils d'Egide et de Catherine Stockhem.

Florimond (1878-1942)

Formé au métier par son père, l'aîné des fils suivit ses traces et créa très tôt, déjà avant son mariage avec Marie Maeck (1879-1972), sa propre entreprise de construction. L'accès aux capitaux fut facilité par la bonne réputation dont jouissait la famille Stockhem auprès du notaire Marchand. Actif et judicieux en affaires, il entreprit d'innombrables chantiers à Uccle. On lui doit la moitié des maisons bourgeoises de

l'avenue Brugmann entre le square Marlow et le Globe. Récupérateur avisé de matériaux, il réemployait dans ses nouvelles constructions, portes, châssis et fenêtres provenant des démolitions de quartiers entiers sacrifiés

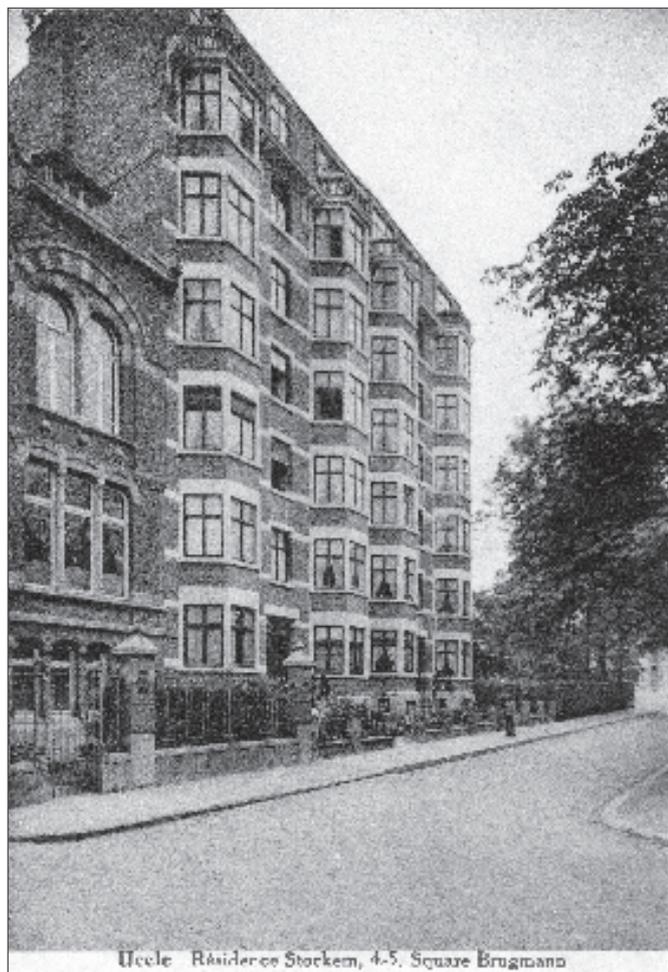
aux travaux de la Jonction Nord-Midi à Bruxelles.



Florimond Stockhem.

Au début du siècle passé, les entrepreneurs ne faisaient pas toujours appel à un architecte pour dresser les plans de leurs constructions.

Il en résulte qu'avec



Uccle Résidence Stockhem, 4-5, Square Brugmann

La « Résidence Stockhem » construite par Florimond Stockhem au square Georges Marlow. On voit l'importance des loggias pour créer le rythme et la monumentalité de la façade. (Carte postale collection Yves Barette).

Florimond, et plus tard, avec son frère Guillaume, le « style Stockhem » est né. Un bel exemplaire, sous les yeux de tous les Ucclois, s'élève dans l'imposant immeuble à appartements du square Marlow, construit par Florimond entre la grande surface et l'ancienne école communale. Ce style se caractérise par une préférence accordée aux loggias et aux terrasses arrière.

A cette activité professionnelle intense, Florimond Stockhem joignit un engagement politique sur le plan local. Il se présenta aux élections de 1933 sur la liste PSC, fut élu conseiller communal et conserva cette fonction jusqu'en 1946. De cette période, la famille a conservé le souvenir d'une polémique au sujet des égouts de l'avenue Brugmann. Les critiques adressées par Florimond aux autorités de la commune sur l'insuffisance du diamètre des conduites s'avèrent fondées. A l'engagement professionnel et politique, Florimond ajouta une activité folklorique,

manifestation supplémentaire de son enracinement ucclois : il devint président de l'Harmonie Saint-Roch.

Albert Gustot, le petit-fils de Florimond, devint également entrepreneur en bâtiments.

Henri (1879-1952)

Seul fils d'Egide Stockhem à ne pas avoir créé son entreprise, Henri n'en resta pas moins dans le secteur de la construction en devenant géomètre et inspecteur des travaux à la Commune d'Uccle. C'est à ce titre qu'il surveilla les travaux de construction de la nouvelle église de Saint-Job (1911). Son fils, Georges, devint architecte. Il dessina de nombreux plans pour ses oncles. Certaines de ces maisons sont classées. Citons parmi ses réalisations, le bâtiment de la rue Auguste Danse qui abrite des services communaux. Il enseignait aussi l'architecture à l'Institut Supérieur Saint-Luc.

Philippe (1883-1968)

Philippe, le seul des frères qui était architecte, joignit à ses activités celles d'entrepreneur. Il conservait les maisons qu'il bâtissait et les louait. Sa tombe se dresse dans l'ancien cimetière du Dieweg.

Arthur (°1886)

Pleins d'esprit d'entreprise mais aussi d'aventure, Arthur avec ses frères Florimond et Henri, formèrent avant la Première Guerre Mondiale le projet de s'établir en Chine. Le projet connut un début de réalisation avec l'achat d'une malle mais l'opposition des épouses fit avorter le projet. Arthur devint donc marchand de bois à Uccle. Il établit son entrepôt près de la gare de Calevoet, au débouché de la rue du Coq dans la chaussée d'Alseberg. Sa fille, Betty, épousa l'architecte Jean Dumont, auteur de maisons de prestige, notamment avenue Errera.

Alexandre (°1887 ?)

Alexandre fut le seul de ses frères à quitter Uccle. Il s'établit comme quincaillier et fabricant d'agès et de matériel de gymnastique en bois à Berchem.

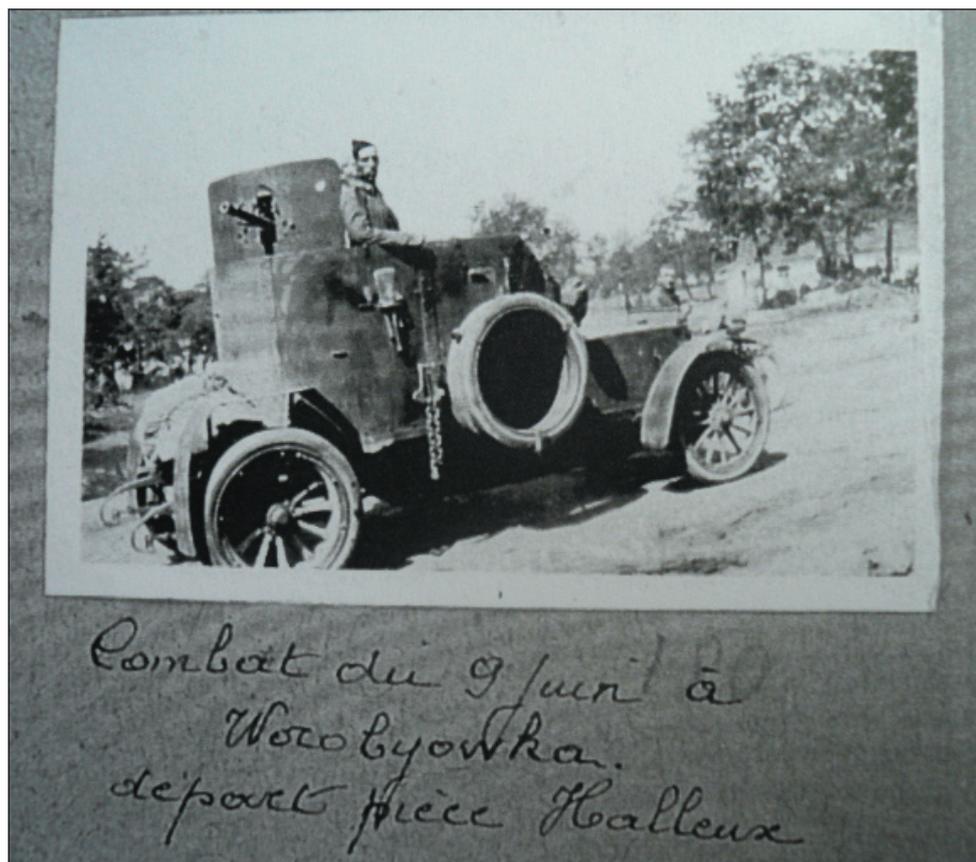
Elisabeth (° 1876) et Cathérina (° 1886)

Outre ses six fils, Egide Stockhem avait deux filles, Elisabeth et Catherine. Elles n'ont joué, semble-il, aucun rôle dans la vie professionnelle de la famille. Les professions de leurs maris n'avaient aucun lien avec les métiers de la construction.

Guillaume (1887-1965)

Si, pour les frères de Guillaume, nous n'avons pu retrouver que quelques renseignements généraux sur leur carrière, il n'en va pas de même pour ce dernier. Non seulement son fils Philippe a conservé filialement la mémoire de son père, mais Guillaume Stockhem a participé durant la Première Guerre Mondiale à une aventure exceptionnelle qui dépasse son sort individuel et que nous voudrions retracer ici.

L'AVENTURE AUTOUR DU MONDE DES AUTOS-CANONS-MITRAILLEUSES



*Une des auto-canon-mitrailleuse (album-photos réalisé par Guillaume Stockhem).
(Photographie collection Harald Hubin).*

En 1914, Guillaume a 27 ans. Il a été formé au métier d'entrepreneur par son père Egide. Au moment de l'invasion de la Belgique, il faisait partie de la Garde Civique et fut appelé sous les armes en cette qualité. Comme tout le monde, il était persuadé que les hostilités ne dureraient que quelques mois. Alors que le front se figeait dans la guerre des tranchées, Guillaume eut vent d'un projet un peu fou pour lequel il se porta volontaire.

L'auteur du plan était l'influent Major Auguste Collon, chef de cabinet avant 1914 du Ministre de la Guerre, le baron de Broqueville. A l'automne 1914, il conçut l'idée de créer des Corps Blindés Autonomes. Le but était de disposer d'autos blindées (on ne parlait pas encore de tanks à l'époque, on disait « les blindées ») capables de réaliser des percées profondes du front et d'occuper de manière autonome – ravitaillement, essence, réparations – des positions stratégiques et, par là, redonner l'initiative à une guerre de mouvements. L'idée était en avance sur son temps. C'est la doctrine qui sera préconisée par de Gaulle dans les années trente et celle, mise en œuvre avec le succès que l'on sait, par le général Guderian en mai 1940.

Le projet du Major Collon reçut le feu vert et il mit sur pied sous son commandement le Corps des Autos-Canons-Mitrailleuses (A.C.M.). Ainsi furent armées 10 autos blindées, 6 autos-canon et 4 autos-mitrailleuses auxquelles furent joints des véhicules logistiques et des escortes motocyclistes et cyclistes. Le Corps comprenait 300 hommes. Le Major Collon, sensible au prestige de l'aristocratie, recruta ses hommes selon un double critère : la noblesse et les champions du volant et de la mécanique. Guillaume, dont on a vu l'origine, dut sans aucun doute son engagement à ses qualités professionnelles. Le chef du Corps poussa le raffinement jusqu'à faire

dessiner les uniformes par la « Maison Paquin » présente à Paris, à Londres et à New York... Quant au matériel, il était constitué de voitures de tourisme : châssis Morse, moteur Minerva (une marque belge), Peugeot, améliorées, renforcées et munies de plaques de blindage de 7 mm d'acier chromé. Les blindées étaient armées du canon « pom pom » Hotchkiss de 37 mm ou de mitrailleuses lourdes.

rallié après trois semaines d'une traversée difficile. Fraîchement débarqué, le Corps connut un moment brillant lorsqu'il fut passé en revue par le tsar Nicolas II à Tsarkoïe Selo avant d'être reçu dans les salons illuminés.

En janvier 1916, le Major Collon est remplacé par le Major Semet. Après l'hivernage, ce furent les durs



Cosaques, paysans galiciens et soldats belges posent devant une ferme. (Photographie AM 5968.)

Guillaume Stockhem avait le grade de sergent. Parmi ses compagnons dans le Corps, on remarque Marcel Thiry, poète et futur académicien ainsi que son frère Oscar. Tous deux rédigeront leurs souvenirs de l'aventureuse brigade. Autre volontaire, parmi les cyclistes cette fois, se trouvait le futur communiste Julien Lahaut, déjà, dans le civil, secrétaire permanent de la Centrale des Métallurgistes.

Aucune grande offensive n'ayant été prévue en Flandre, et la guerre des tranchées ne se prêtant pas à l'engagement du Corps, le Major Collon plaida pour son envoi sur le front russe, où se déroulait une guerre de mouvement. C'est ainsi qu'en septembre 1915, un cargo appareilla de Brest en direction d'Arkangelsk,

combats en Galicie, près de Lvov, avec l'armée de Broussilov. Celui-ci intègre le Corps dans différentes unités russes. Il ne combattit donc pas dans les conditions pour lesquelles il avait été créé, c'est-à-dire groupé et autonome. Par contre, sa dispersion dans les troupes de ligne favorise la fraternisation avec les soldats russes et les Cosaques du Don. Un second hivernage dans de mauvaises conditions fut mal supporté, d'autant plus que les hommes étaient coupés de toute nouvelle provenant de Belgique. Seules de rares permissions à Moscou égayerent cette période.

Guillaume Stockhem, par la suite, en famille, évoqua souvent ses aventures mais c'était un homme d'action



*Le Corps en marche (album-photos réalisé par Guillaume Stockhem).
(Photographie collection Harald Hubin).*

et il n'en a pas laissé de relation écrite. Marcel Thiry, par contre, fit paraître ses souvenirs. De plus, ses poésies écrites dans les années vingt, évoquèrent ces temps dont il avait conservé la nostalgie. Ses sentiments durent être partagés par ses compagnons, et, grâce à lui, nous pouvons imaginer l'état d'esprit général de ces engagés volontaires et le fond de bonne humeur qui devait être le leur : « Une fois pris ce parti de nous battre contre l'Allemagne assaillante, une fois démis par-là de notre faculté de disposer de nos jours et de notre vie, nous recevions en échange une disponibilité plus intime, une liberté, une absence de responsabilité qui tournaient en une gaieté. »

En février 1917, manifestations et émeutes débouchent sur le renversement et l'abdication du tsar. Au printemps, le Corps est à nouveau engagé mais la révolution de février avait désorganisé l'armée russe, quasi en débandade. Sur le front de Galicie, face aux Austro-Allemands, seuls les Cosaques aidés par le Corps, protégeaient la retraite. Peu après la Révolution d'Octobre, le Corps reçut l'ordre depuis la Belgique de gagner Kiev et de se préparer à quitter la Russie.

Russie étaient d'autant plus forts que sept soldats s'étaient mariés avec des Russes depuis leur arrivée dans le pays !

Après la Révolution d'Octobre, en pleine guerre civile, pour éviter de se retrouver pris entre les feux des Armées Rouge et Blanche, le Corps se retrancha dans un monastère près de Kiev. Comme l'un ou l'autre parti risquait de mettre la main sur les « blindées », et afin de respecter la neutralité, les autos-canon-mitrailleuses furent détruites, on se doute avec quelle émotion.

Le commandant en chef de la nouvelle Armée Rouge, qui avait connu un proche de l'interprète belge, mit à la disposition du Corps un train spécial avec wagon-cuisine et wagon-boulangerie ! Un groupe électrogène fournissait l'électricité à tout le train. Les Belges ajoutèrent des poêles à bois pour chauffer les wagons, pratique imitée ensuite par les Russes.

Février 1918 voit le départ du train vers le Nord. Le convoi arrivé à un embranchement important, se posa la question du choix de l'itinéraire de retour :

Mêlés aux troupes russes, les soldats belges ont suivi passionnément au jour le jour les Révolutions de février et d'octobre. La Révolution libérale de février surtout, en mettant fin à l'absolutisme, a déclenché leur enthousiasme. Ils furent, en général, plus réservés pour celle d'octobre mais ces événements historiques, vécus en direct, au contact des soldats russes concernés au premier chef, les ont marqués et suscité un mûrissement de leur conscience politique. Les liens avec la



Officiers de la division sauvage avec le jeune motocycliste Bradfer. (AM 5968, photo Floor.)

par Mourmansk ou par le transsibérien menant à Vladivostok? Commencent alors des discussions révélatrices de l'état d'esprit des hommes et du fort esprit de groupe que les aventures communes avaient développé. Les officiers voulurent imposer la route de Mourmansk mais une grande partie des soldats, craignant que la voie ferrée ne fût coupée par une avance allemande, préférait la solution du transsibérien. Pendant deux jours, les pro-sibériens campèrent dans la gare, refusant d'embarquer. La situation se débloqua en apprenant que la ligne de Mourmansk était sous contrôle ennemi. Les soldats embarquèrent alors et le train s'ébranla pour deux mois de traversée de l'Asie.

Dans leur progression vers l'Est à travers la Sibérie, la désorganisation due au changement de régime imposa de fréquentes négociations avec les Soviétiques locaux. A Omsk, le Soviétique exige l'abandon des armes personnelles avant de se contenter d'une déclaration sur l'honneur, signée par les soldats – et non par leurs officiers –, de ne pas se battre contre l'Armée Rouge ni de laisser leurs armes aux Blancs... Ainsi parcoururent-ils les magnifiques paysages de la Sibérie : Omsk,

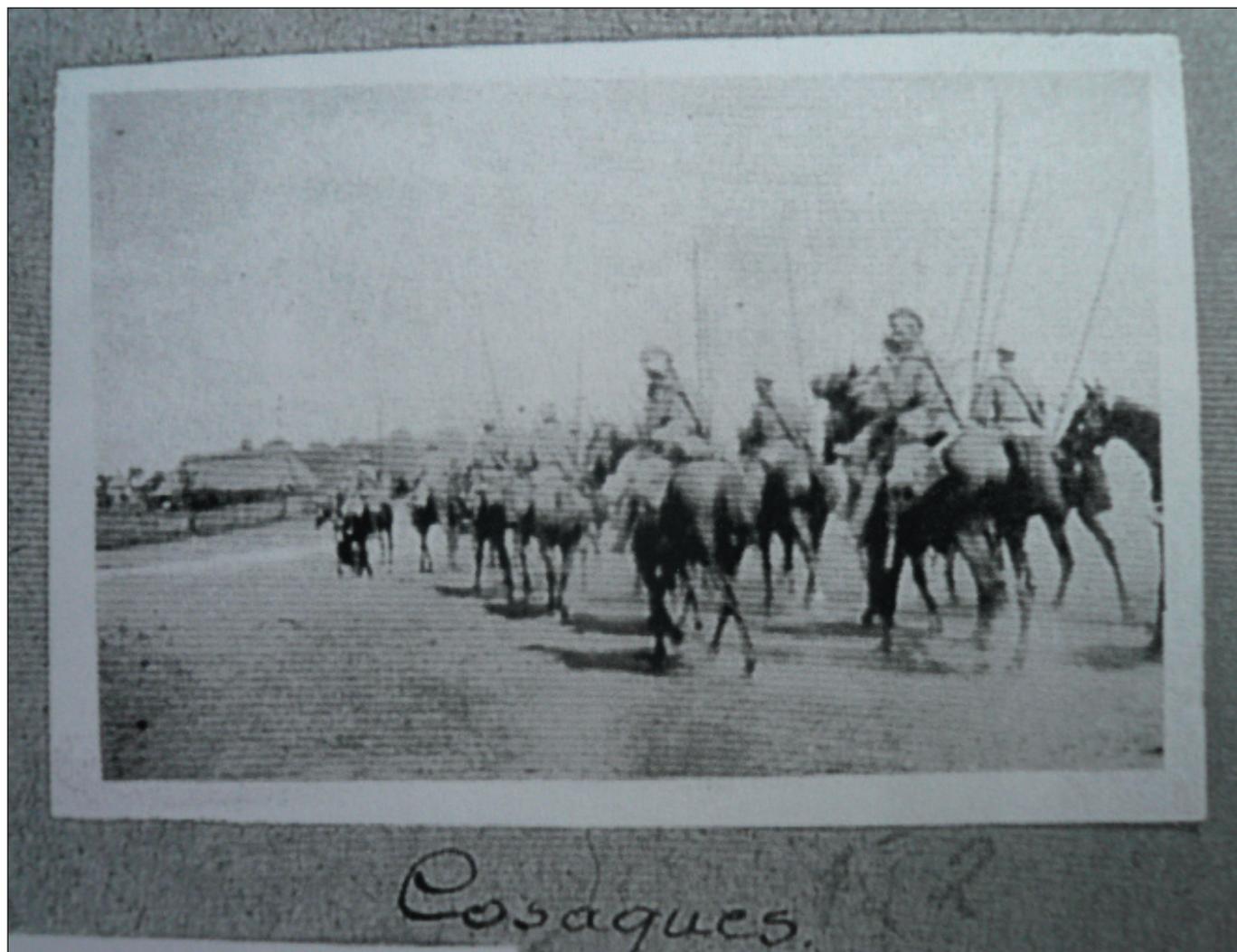
Irkoutsk, le lac Baïkal encore gelé. A Tchita, les Belges retrouvent les Cosaques, leurs anciens compagnons de combat sur le front russe. Leur appui amical permit d'arriver à un accord dans les palabres avec un Soviétique local tatillon. Pour éviter les difficultés avec les autorités soviétiques, le Corps décide de se détourner par la Mandchourie. A Harbin, où ils restèrent quinze jours, ils rencontrent l'armée Blanche de Semenov. Reprenant ensuite le train fin avril, ils débouchent sur la côte du Pacifique. Les quatre clairons du Corps se mettent à l'unisson, devant les hommes rassemblés, pour saluer l'océan et cet instant symbolique de leur odyssée.

Leur séjour à Vladivostok fut de courte durée, mais, avant de s'embarquer sur le Sheridan pour la traversée du Pacifique, le Corps fut invité à bord des navires de guerre américains et anglais. Un mémorable match de football, gagné contre les Anglais grâce à la présence de quelques vedettes de première division, décupla encore leur joie de sentir proche le jour du retour.

Avant l'embarquement, le Corps reçut une mauvaise nouvelle : les autorités de l'immigration refusent



Le Corps en marche (album-photos réalisé par Guillaume Stockhem). (Photographie collection Harald Hubin).



Lanciers cosaques (album-photos réalisé par Guillaume Stockhem). (Photographie collection Harald Hubin).

l'entrée d'animaux sur le sol américain ; les soldats belges doivent se séparer de leur chien-mascotte Mitraille. Le barbet est confié à des soldats russes amis.

Les trois semaines de navigation, cap sur San Francisco, suscitèrent des sentiments mélangés. Le *Sheridan* transportait également des passagers en première classe, à laquelle, sauf leurs officiers, les soldats n'eurent pas accès. Marcel Thiry parle de leur humiliation de se retrouver sous les regards curieux des belles passagères. « *Je défie le plus sage des conservateurs de faire une longue traversée en qualité de soldat sur un transatlantique qui transporte en même temps des passagers civils sans devenir un peu bolchevik...* » Tels devaient être aussi les sentiments de ses camarades et ceux du sergent Guillaume Stockhem.

Après 18 jours de traversée, l'arrivée à San Francisco fut triomphale. Les Belges étaient les premiers soldats

revenant du front à défilé aux Etats-Unis. Le Corps, escorté par des soldats américains et des musiques militaires, défile devant le Consul général de Belgique puis dans Market Street, sous les ovations enthousiastes et les fleurs jetées par la foule. Bien logés dans des baraquements récents, ils retrouvent avec joie le luxe d'un lit avec des draps !

La traversée du continent américain se fit dans un moderne pullman avec compartiments transformables en couchettes. Défilés, réceptions, excursions en voiture au fil des gares principales sont quasi quotidiens. A Reno, arrêt simple sans descendre du train. Marcel Thiry raconte : « *Sur les quais, il y a foule, des drapeaux. Nous distribuons des shakes hands par les fenêtres, nous embrassons des enfants qu'on nous tend à bout de bras, nous signons des carnets d'autographes, nous nous faisons l'effort de jouer au président de la république en tournée.* » Puis c'est le passage du Grand Lac Salé, et, à chaque ville importante, Cheyenne, Omaha,

Des Moines, la répétition des scènes triomphales. A Chicago, le demi-million d'Allemands qui y vivent tempère les acclamations. Detroit, avec ses 16.000 immigrés belges d'origine flamande, les accueille au son du *Vlaamsche Leeuw*... Puis ce sont les chutes du Niagara, visitées en auto, ensuite Buffalo puis, but enfin de leur voyage transcontinental : New York.

Leur dernière étape sur le sol américain fut une apothéose. Le Corps défile dans la Cinquième Avenue, est reçue à West Point, chez des New Yorkais célèbres comme Vanderbilt. Si l'accueil est enthousiaste, les membres de la Brigade notent cependant chez les Américains une ignorance des choses de la guerre. Ils savent mal ce que vraiment elle signifie.

polonaise, sans nouvelles de sa famille et inquiet au sujet de l'avenir de sa patrie, se suicida. Est-ce à ce moment que Guillaume Stockhem apprit le décès de son père, disparu en 1916 et celui de sa mère, décédée en 1917 ? Quoi qu'il en soit, le retour dut sembler bien dur.

Les autorités militaires découvrirent un groupe d'hommes à la mentalité indépendante, à l'esprit de corps développé. Ils avaient tenu tête à leurs officiers dans le choix de leur itinéraire de retour. Ils avaient assisté à la révolution russe, événement capital dans l'histoire du siècle. Certains, comme Guillaume Stockhem, avaient atteint la trentaine. Ils avaient mûri, étaient réfléchis. « *Nous en avons trop vu, nous*



L'intervention de trois autos-canon arrête la contre-attaque autrichienne, le 1er septembre 1916. Scène de combat dessinée par Raymond Bernard et Charles De Mey, 1917. (AM 5968.)

A l'aube du 15 juin 1918, le bateau les ramenant en Europe passe devant la statue de la Liberté... et ils découvrent qu'ils sont sur un vieux transport d'émigrants aux installations misérables. Durant les 16 jours de navigation, il leur sera défendu de monter sur le pont supérieur. A Bordeaux, l'accueil du délégué des autorités belges fut froid. Un soldat d'origine

avons trop compris, on est des hommes à présent, ça nous sera difficile de nous réadapter à la petite discipline des pelots belgicains » dira l'un d'eux avant d'ajouter qu'ils étaient devenus des hommes des Temps Nouveaux.³ Conserver un corps à l'esprit indépendant devait heurter le commandement et, malgré l'usage des tanks nouvellement utilisés et la perspective prochaine d'une



San Francisco, 14 mai 1918. Détail de la photo panoramique montrant l'accueil du Corps par les autorités et la population de la ville. (Photographie collection Philippe Stockhem.)

guerre de mouvement, la décision de dissoudre le Corps fut prise. Ce fut fait à la mi-juillet, et, après un congé de deux mois, ses membres furent dispersés dans des régiments différents. L'anabase était terminée.

Commença alors le temps du souvenir. Guillaume raconta à maintes reprises en famille ses aventures russes. Avec lui, les excursions se terminaient avec la petite phrase habituelle : « *Ça ne vaut pas les chutes du Niagara* ». Il recueillit dans un album un grand nombre de photos prises en Russie qu'il légenda soigneusement. Il fut membre de la Fraternelle du Corps expéditionnaire belge en Russie, dont le bulletin parut de 1919 à 1976. D'autres que lui, dont Marcel Thiry⁴, rédigèrent leurs souvenirs. L'évocation de leurs aventures, mais aussi de leurs sentiments à cette époque, nous est parvenue sans que sa fraîcheur ne s'estompe. On peut ainsi imaginer avec quelle admiration les hommes du Corps observaient *Constant le Marin*, champion du monde de lutte, athlète à l'impressionnante carrure, se laver au petit matin nu dans la neige. Guillaume Stockhem, une douzaine d'années plus tard, récitera à son fils, pour l'endormir le soir, la geste de *Constant le Marin*. Il y avait aussi le boute-en-train Julien Lahaut, surnommé *L'homme qui avait le soleil dans sa poche*, qui faisait s'esclaffer tout le groupe en chantant *Marie clap' sabots*. Mais celui qui a le mieux évoqué leur commune nostalgie de ces temps-là, fut Marcel Thiry : c'est le privilège du poète.

*Toi qui pâlis au nom de Vancouver,
Tu n'as pourtant fait qu'un banal voyage ;
Tu n'a pas vu les grands perroquets verts,
Les fleuves indigo ni les sauvages.*

*Tu t'embarquas à bord de maints steamers
Dont par malheur pas un ne fit naufrage
Sans grand éclat tu servis sous Stürmer,
Pour désertier tu fus toujours trop sage.*

*Mais il suffit à ton orgueil chagrin
D'avoir été ce soldat pérégrin
Sur le trottoir de villes inconnues,*

*Et, seul, un soir, dans un bar de Broadway,
D'avoir aimé les grâces Greenaway
D'une Allemande aux mains savamment nues.*

*Pour être encor sur ce transport
Qui ramenait aussi quelques femmes créoles
Sur ce transport ayant à bord
Ces femmes, ces soldats vaincus et la variole,*

*Pour voir passer encore au bras d'un aspirant
Le flirt bronzé du capitaine
Qui portait avec art une robe safran
Comme un drapeau de quarantaine,*

*Pour souffrir encore du vaccin
Du mal de mer et de l'altier dédain des femmes,
Et pour rêver de jeunes seins
Dans l'entrepont plein du confus chaos des âmes,*

*Pour entendre chanter encor dans les agrès
Les longs alizés nostalgiques,
Pour être encor ce vacciné du Pacifique
Tu donnerais, tu donnerais...*



Guillaume Stockhem, volontaire de guerre, à son retour de l'épopée russe. (Photographie collection Harald Hubin).

RETOUR DE GUILLAUME STOCKHEM À LA VIE CIVILE

Peu après sa démobilisation, Guillaume retourne à Harbin, en Mandchourie, envoyé par des industriels intéressés par l'Extrême-Orient – la tradition familiale parle de Brugmann et de Coghén – pour étudier les possibilités de lancer une entreprise belge.

Au retour, Guillaume reprend l'entreprise de son père. Domicile et atelier se trouvent à deux pas du Globe, rue de Stalle, 22. Il travaille à ce moment-là avec six ouvriers. Portes, châssis, fenêtres des maisons qu'il construit sont fabriqués dans l'étroit atelier situé à l'arrière. Une deuxième équipe, vouée à la construction, travaille sur les chantiers.

Ayant déjà atteint la trentaine, il se marie en janvier 1921 avec Emma Stenier, originaire de Sombreffe, de cinq ans sa cadette. Un fils, Philippe et une fille, Jacqueline, naîtront peu après.

L'après guerre est une période d'intense construction. L'atelier devient trop petit. Guillaume achète une maison rue des Carmélites, 167, la rehausse et aménage un vaste atelier auquel on accède depuis la rue par une porte cochère. Il y aura là du travail pour dix ouvriers, moitié flamands, moitié wallons. C'est dans cette maison, en septembre 1931, que la mère de Charles Hanneesse viendra présenter son fils de 17 ans pour qu'il soit engagé comme *kadei* (demi-ouvrier). Philippe Stockhem, âgé à ce moment de neuf ans, était présent lors de cette entrevue et se souvient encore parfaitement aujourd'hui de cette rencontre et des passes de ballon qu'il échangeait avec lui sur la cour. Guillaume avait d'excellents rapports avec ses ouvriers. Il les respectait et se réjouissait de leurs progrès dans les étapes de leur vie. Le souvenir que Charles Hanneesse en a conservé l'a déterminé, septante ans après, à raconter ses souvenirs de la famille Stockhem. L'expérience russe avait enrichi son patron humainement.

L'entreprise générale de construction Stockhem ne bâtissait pas seulement des maisons individuelles. De gros chantiers, comme l'École de Maréchalerie de l'Etat⁵ ou le Centre Belge de Puériculture, faisaient partie de ses réalisations. Notons également des commandes particulières, comme la confection des immenses structures vitrées abritant les iguanodons de Bernissart, au Musée d'Histoire Naturelle.

Pendant la seconde guerre, l'activité de son atelier ralentit considérablement, d'autant plus qu'il refusa de travailler pour l'Occupant. L'estime en laquelle le tenait l'architecte qui dessina les plans de l'École de Maréchalerie, Albert Storrer, Conservateur du Palais de Justice de Bruxelles, valut à Guillaume des commandes de réfection de bâtiments. Lui furent attribués des chantiers au Palais Royal de Laeken, au Palais des Princes-Evêques à Liège ou encore aux maisons forestières en forêt de Soignes. Philippe Stockhem, âgé de 18 ans en 1940, se souvient



29 janvier 1921. Mariage de Guillaume Stockhem et d'Emma Stenier. (Photographie collection Philippe Stockhem.)



Guillaume Stockhem, âgé. (Ph. coll. Philippe Stockhem.)

encore qu'il poussait la charrette à bras vers le chantier pour économiser les forces des ouvriers, affaiblis par la sous-alimentation.

À la Libération, les Allemands, avant de s'enfuir, mettent le feu au Palais de Justice de Bruxelles. Philippe, présent, voit les pièces du dôme s'effondrer sur le carrelage de la Salle des Pas Perdus. Son père Guillaume, grâce à sa maîtrise en travaux de charpente, participe à la conception d'une couverture provisoire pour fermer dans l'urgence l'immense oculi de la coupole. Il la réalisa au moyen de bois de réemploi stocké chez ses frères.

Après la guerre, l'entreprise se remet à tourner à plein rendement, c'est le début d'une période d'intense activité : construction d'immeubles à appartements, de maisons unifamiliales. L'âge venant, Guillaume passe progressivement la main à son fils. Il s'éteint en 1965.

Philippe (° 1922)

L'entreprise familiale est continuée par Philippe. Il avait passé son enfance dans l'atelier de menuiserie et il avait conservé pour le bois un attachement particulier. Il se souvient encore de ses cachettes enfantines aménagées derrière les hautes planches entreposées dans le « séchoir des grandes longueurs ». Adulte, il se rendit compte à quel point le bois était sous-employé dans la construction. Il y réfléchit, fit des essais sous les yeux approbateurs de son père et développa des systèmes de construction légers, solides et rapides à mettre en œuvre. Il les baptisa *Les Procédés Stockhem* (voir encadré).

Ce procédé lui valut une avalanche de commandes. En Belgique, ce furent : des maisons particulières, des chalets de vacances, des bureaux, notamment pour Fabrimetal, et la construction, en un temps record, d'installations – bâtiments avec air conditionné, villas pour officiers,



Le grand atelier du boulevard de l'Humanité, à Drogenbos, peu après sa construction, en 1964. (Photographie collection Philippe Stockhem.)

Le métier d'entrepreneur est un métier difficile, où les risques sont énormes. L'entreprise avait changé de dimensions, et les dangers liés à la croissance sont grands. Philippe Stockhem, malgré ses compétences techniques, ne put éviter de vendre son entreprise. L'entreprise familiale, si elle survécut un temps sous son appellation d'origine, perdit, au fil des modifications de la société, le nom de Stockhem.

école – pour l'OTAN, établi à Casteau après que la France a quitté l'organisation. A l'étranger, pour les sociétés pétrolières, un grand chantier de maisons ouvrières mené à bien en Irak, mais il ouvrit également des chantiers en Amérique du Sud, en Indonésie...

A Uccle, une construction retiendra l'attention des amateurs de l'histoire de notre commune : Philippe Stockhem en creusant les fondations du premier grand bâtiment à appartements de l'avenue Messidor, au n° 188, près de l'avenue Brugmann, met à jour un réseau de galeries d'une ancienne carrière de pierre. Des bancs de grès dans les couches du lédien y furent exploités à partir du Moyen Age.

Philippe Stockhem était très attentif de rendre ses procédés accessibles à une main-d'œuvre parfois peu qualifiée, ses réflexions l'amènèrent donc à dessiner des chalets de vacances de conception simple et d'en confier la préparation aux pensionnaires de l'institut pour handicapés "Le Message", à Gembloux.

Le local de la rue des Carmélites, devenu trop petit pour répondre à la demande des chantiers importants, Philippe Stockhem construisit, en 1964, selon ses procédés, un grand atelier boulevard de l'Humanité, à Forest, qui accueillit 180 ouvriers et employés. Les qualités humaines de Guillaume et de son fils Philippe, leur attention à la formation des travailleurs et à leurs progrès, installèrent dans cette grande unité un esprit harmonieux. Ce fut l'apogée de l'entreprise Stockhem.



Un exemple de la maîtrise du bois atteint dès le début de la carrière de Philippe Stockhem : les tours-antennes rhomboïdales de Dourbes (Viroinval) d'une hauteur de 32 m installées dans l'Institut Royal Météorologique. (Photographie collection Philippe Stockhem.)



*Le château Brugmann en 1957,
vu depuis le dernier étage de l'immeuble construit
par Philippe Stockhem, avenue Messidor, 188.
(Photographie collection Philippe Stockhem.)*

*
* *

Nous venons de retracer un parcours familial, professionnel auquel furent liés de nombreux destins individuels, s'étendant sur près de deux siècles. Des anecdotes ont été écartées ou reportées à un autre article. Nous pensons particulièrement à celles concernant la famille Stenier, dont Guillaume Stockhem épousa une fille, Emma. La famille Stenier a joué un rôle remarquable dans la vie culturelle d'Uccle et plus précisément dans l'animation de la salle Concordia et... mais ceci est une autre histoire qui trouvera peut-être place dans un prochain *Ucclesia*.

*
* *

Remerciements. Cet article n'aurait pu voir le jour sans M. Philippe Stockhem. Avec une inlassable bonne volonté, il nous a livré ses souvenirs lors d'agréables entretiens en compagnie de son épouse et ouvert sa



L'ancien atelier Stockhem, 415, boulevard de l'Humanité, est la propriété et le siège depuis 1984 de la S.A. SDT, dynamique entreprise d'une vingtaine de personnes et chercheurs, exportatrice dans le monde entier d'instruments de mesure pour la détection d'ultrasons. Le grand bâtiment abrite également d'autres petites entreprises.

documentation personnelle. Il nous a également fait découvrir le mémoire de fin d'études d'Harald Hubin, *L'Épopée des Autos-Canons (1915-1918), Le Tour du Monde de mon Aïeul*, notre source principale, précise et sensible, sur ce sujet.

Nos remerciements vont également M. André Degraeve, Managing Director de la S.A. SDT, qui nous a aimablement guidé lors de notre visite de l'ancien atelier Stockhem, boulevard de l'Humanité. M. Philippe Stockhem a ainsi pu constater avec satisfaction que l'immeuble qu'il avait conçu selon ses procédés était encore en parfait état un demi-siècle après sa construction.

Les photos référencées AM 5968 proviennent du fonds Marcel Thiry conservé à la Bibliothèque Royale aux Archives et Musée de la Littérature (AML).

Enfin, nous avons pu, une fois de plus, compter sur la générosité de M. Yves Barette, dont la connaissance d'Uccle et la réputation de sa collection de documents ucclais ne sont plus à faire.

¹ Charles Hanneke (1914-2007), « Une famille ucclaise vouée aux métiers de la construction : les Stockhem », *Ucclesia*, n° 216, septembre 2007, pp. 17-22.

² Les renseignements sur l'état civil de la famille Stockhem lors de ses origines, nous ont été aimablement fournis par M. Raf Meurisse.

³ HOUBIERS, F., 1915-1918. *Un tour du monde mouvementé. Les Carnets de mes amis*. Dactylographié, s.l., s.e., s.d.

⁴ THIRY, Marcel, *Le Tour du Monde en Guerre des Autos-Canons Belges, 1915-1918*, André De Rache, éditeur, 1965, 127 pp.

⁵ Voir description du bâtiment in Charles Hanneke (1914-2007), « Une famille ucclaise vouée aux métiers de la construction : les Stockhem », *Ucclesia*, n° 216, septembre 2007, pp. 17-22.



Un exemple de constructions selon les Procédés Stockhem : ici des bureaux à deux niveaux pour Fabrimetal, en 1972. (Photographie collection Philippe Stockhem.)

Les Procédés Stockhem

La réflexion de Philippe Stockhem commence avec le constat que le bois, à la différence du fer et du béton armé, souffrait d'un retard historique dans son application aux métiers de la construction. Ce matériau n'a pas fait l'objet de recherches scientifiques aptes à l'intégrer dans les processus industriels. Ph. Stockhem s'est donc attaché à utiliser les qualités du bois : légèreté, résistance mécanique tout en évitant les situations où ses défauts apparaîtraient.

Les Procédé Stockhem peuvent se résumer ainsi :

- Les structures importantes sont réalisées avec des sections moyennes et de longueur limitée (contraintes imposées par les scieries). La qualité et la densité du bois peuvent être de second choix. C'est ce que Philippe Stockhem appelle « aller à l'excellent par le médiocre ».
- Le principe de la coque. Il n'y a ni colonnes ni poutres.
- La diffusion des tensions : toute surface est également structure.
- La légèreté du bois permet la fabrication des composants en atelier.
- La perfection de l'assemblage est mise à la portée de travailleurs non qualifiés.



Sur le front de Galicie, juillet 1917. La voiture russe de Constant le Marin et son équipage (Vallée, Guillot, Godefroid, Constant) avant le combat où elle devait être perdue.



Mitraille, la mascotte du groupe, félicitée pour sa bonne conduite par le Chef du Corps.



Ik Dien, Zei de Politieaan (1)

Fritz Franz Couturier (1914 – 1996)

*In de loop van het jaar 1937 deed de gemeente Ukkel een goede zaak door de jonge Fritz Franz Couturier in de rangen van de politie op te nemen. De jonge agent was niet alleen ernstig en gedienschtig, hij zou 42 jaar lang, steeds hoger in de hiërarchie opklimmend, diensten presteren gebaseerd op morele en persoonlijke kwaliteiten van een hoge standaard. Deze kwaliteiten komen tot uiting in zijn bundel *Ik Dien, Zei de Politieaan* die hij had geschreven in de beginperiode van zijn pensionering. Persoonlijke herinneringen zal men dat noemen, ongetwijfeld interessant en pittoresk, maar hoe kunnen zij de lezers van *Ucclensia* boeien? Het antwoord schuilt in de blik die Franz Couturier werpt op de menselijke realiteit van Ukkel. Reeds toen hij werd aangeworven, op de leeftijd van 22 jaar, had de jonge politieaan een verantwoordelijke en ethische kijk op de nieuwe sociale omgeving waarin hij gekozen had om te werken. De officiële foto, getrokken op het einde van zijn loopbaan, toont de trekken van een man die bekijkt, begrijpt en oordeelt. Het is deze blik, tegelijk die van een getuige en een persoon die deelneemt aan een sociale kentering zonder weerga – vanaf de vooroorlogse jaren tot de tweede oliecrisis – die ons aanspreekt en verantwoordt dat men terug een werk bovenhaalt dat een kwarteeuw geleden werd uitgegeven. Ook de persoonlijke situatie van Franz Couturier interesseert ons. Hij komt van het dorp Herent, bij Leuven. Carrière maken in Ukkel betekent dus de overstap doen van het platteland naar de verre hoofdstad. Dat betekent ook meer openstaan voor de verschillen, de bijzonderheden van onze gemeente. Men voelt bijvoorbeeld, en hij heeft dat trouwens zeer goed verwoord, hoezeer hij verbaasd was toen hij het dialect van Ukkel en de Franse uitdrukkingen in de gesprekken ontdekte. Franz Couturier geeft ons dus de kans om van binnenuit een verlopen aspect van het Ukkelse leven te ontdekken.*

*Het eigen belang van de herinneringen waarvan wij de publicatie in feuilletonvorm aanvatten, vergroot nog dank zij de kwaliteit van de taal. Franz Couturier blijft eenvoudig hoewel hij een rijke taal hanteert. Om die reden heeft zijn werk – in 1984 uitgegeven bij *Le Marronnier-Fleur* in Brussel – de prijs van de Nederlandse literatuur gekregen.*

*La Commune d'Uccle, dans le courant de 1937, en intégrant dans les rangs de sa police le jeune Fritz Franz Couturier, faisait une bonne affaire. Non seulement le jeune agent était sérieux et dévoué, mais il allait fournir pendant 42 ans, nommé aux échelons toujours plus élevés de la hiérarchie, un service basé sur des qualités morales et personnelles exigeantes. Ces qualités apparaissent au fil des pages de son recueil de souvenirs, *Ik Dien, Zei de Politieaan*, que l'on peut traduire par *Servir, Dit le Policier*, rédigé dans les premiers temps de sa retraite. Souvenirs personnels, dira-t-on, certes bien venus et pittoresques, mais en quoi intéressent-ils les lecteurs d'*Ucclensia*? La réponse se trouve dans le regard porté par Franz Couturier sur la réalité humaine d'Uccle. Déjà lors de son engagement, à 22 ans, le jeune policier pose un regard responsable et éthique sur le nouvel environnement social dans lequel il a choisi de travailler. La photographie officielle, prise à l'issue de sa carrière, montre bien les traits d'un homme qui observe, qui comprend et qui juge. C'est ce regard, à la fois d'un témoin et d'un acteur engagé dans une mutation sociale sans précédent — depuis les années d'avant-guerre jusqu'au deuxième choc pétrolier — qui nous intéresse et justifie la reprise d'un ouvrage paru il y a déjà un quart de siècle. La situation personnelle de Franz Couturier nous intéresse également. Il est originaire du village de Herent, près de Louvain. Faire carrière à Uccle, c'est donc passer*

d'un milieu rural à la lointaine Capitale. C'est aussi être plus réceptif aux différences, aux particularités de notre commune. On sent par exemple, et il l'a d'ailleurs très bien rendu, son étonnement en découvrant le patois d'Uccle et les inclusions de français dans les conversations. Frans Couturier nous offre donc la chance de découvrir, de l'intérieur, un pan révolu de la vie uccloise.

L'intérêt propre des souvenirs dont nous commençons la parution en feuilleton, est rehaussé par la qualité de la langue. Frans Couturier reste simple tout en utilisant une langue riche. C'est à ce titre que son ouvrage – paru en 1984 aux éditions Le Marronnier-Fleur, à Bruxelles – a reçu le prix de Littérature Néerlandaise.

Woord vooraf

Dit boek is een verzameling verhalen en anekdoten over heel wat belevenissen van een politiemans met lange loopbaan, die gepoogd heeft ze zo eenvoudig mogelijk te vertellen met het doel voor ogen de mensen enigszins vertrouwd te maken met het werk van degenen die ten dienste van de gemeenschap staan en meestal hun volle plicht vervullen.

Niet alle beleefde gevallen konden zo maar op schrift worden gebracht; er zijn nu eenmaal zaken waarover het liefst gezwegen wordt om het beroepsgeheim niet te schenden.

Wat men ook bewere, een politiemans straft niet, hij beschermt en dient; het gevaar neemt hij er op de koop toe bij.

De loterij van het leven

Hij die zich aan een levensbericht waagt, loopt over het algemeen het risico heel wat mensen te ontstemmen.

Ons verhaal brengt niemand anders in het gedrang dan de schrijver zelf die zal trachten een levensloop van 41 jaren en half te belichten, met als hoofdzakelijk

doel te bewijzen dat iedereen zijn evenmens kan en moet helpen daar waar het enigszins mogelijk is, nu, morgen en altijd.

Schrijver werd voor de militaire dienst opgeroepen op 20 oktober 1935, voor een periode van twaalf maanden. Na bijna vijf maanden dienst, op 7 maart 1936, werd de Belgische legermacht voor onbepaalde tijd geconsigneerd daar de Duitse troepen de Rijn waren overgestoken hetgeen een bedreiging voor ons land betekende. Vier maanden daarna werd de militairen meedegeeld dat de diensttijd verlengd werd tot vijftien maanden. Zo'n lolletje bracht natuurlijk geen vreugde teweeg. Ik zwaaide af op 14 januari 1937. Hoe aan werk te geraken?

Nu wou het lukken dat ik op zekere dag een vriend ontmoette, Rik DEKEUSTER, eveneens geboortig van Herent; o ja, ik vergat te zeggen dat ik geboortig ben van Herent en er toen bij mijn ouders woonde, Mechelsesteenweg, 427, lokaliteit grenzend aan de stad Leuven. Er werd gepraat over koetjes en kalfjes en tijdens het gesprek raadde mijn vriend mij aan een aanvraag te sturen naar het gemeentebestuur van Ukkel om een plaats van politieagent te bekomen. Na advies te hebben ingewonnen van mijn vader, in wie ik een oneindig vertrouwen stelde, stuurde ik een aanvraag in het Frans naar voormeld gemeentebestuur, alsook één in het Vlaams naar het gemeentebestuur van Sint-Niklaas-Waas.

Ik kreeg antwoord van beide gemeentebesturen met dit verschil dat de gemeente Ukkel een aanvraag in de Vlaamse taal verlangde omdat ik in een Vlaams gewest woonde. Zo gezegd zo gedaan en nu maar wachten.

Enkele tijd daarna werd ik opgeroepen, luister wel... op dezelfde dag en tijd in beide gemeenten om de schriftelijke proef af te leggen. Wanneer men jong is, zit men dan in de nesten maar vader Couturier hielp er me gauw uit; hij speelde "kop of letter" met een muntstuk. Het lot besliste over mijn toekomst en ik vertrok naar Ukkel na het gemeentebestuur van Sint-Niklaas mijn verontschuldigen te hebben aangeboden.

Op 8 februari 1937 reisde ik per trein naar Brussel en vandaar per tram naar Ukkel (St-Job), Disedellelaan, voor de lichamelijke proeven op het speelveld van Racingclub Brussel.

Voor een jongen van den buiten betekent zo'n examen een omwenteling in zijn alledaags leven. Lichamelijke proeven afleggen te Brussel... mensen... mensen, dat is een hele gebeurtenis! Hoe zou het er aan toegaan? Hoe worden zulke proeven beoordeeld? Wie zijn de examinatoren? Allemaal vragen die mij door het hoofd schoten en waarop ik geen antwoord wist.

Op het Racingveld viel het tamelijk mee; de bedienden en agenten ter plaatse waren vriendelijk en gewillig, alleen de honderden kandidaten beïnvloedden mij ten zeerste, tot op het ogenblik dat ik een dorpsgenoot op mij zag afkomen die insgelijks de plaats van kandidaat-agent ambiëerde.

Wat de proeven betrof, voelde ik mij gerust; ik had mij immers goed getraind.

De kandidaten zonder schoeisel natuurlijk werden gemeten en degene die kleiner dan 1m70 was, mocht onmiddellijk naar huis vertrekken.

Ik ging dus onder de lat en de uitslag was gunstig, 1m725. Ik kreeg het nummer 13 toegewezen. Ik

De eerste proef, 100 m snellopen, verliep normaal en ik drukte iets minder dan 12 seconden af, uitslag die zeer goed was en het zelfvertrouwen stijfde. Maar ongelukkig had een van de twee tijdopnemers vergeten zijn uurwerk af te drukken met als gevolg dat overleg met de getuigen noodzakelijk was. De prestatie werd algemeen goedgekeurd en ik vertrok voor de tweede ronde.

De tweede proef, 1m25 hoogspringen, was geen probleem, ook het ver springen niet, en zo geraakte ik bij de laatste proef, 1000 m uithoudingslopen.

Wat het lopen betreft hoefde ik niemand te vrezen aangezien ik crossloper was sedert mijn 15de jaar. Het weder wilde absoluut niet mee, het begon geweldig te regenen, hetgeen een handicap betekende voor de kandidaten die niet voorzien waren van speciaal schoeisel. Na veel gekibbel zouden de 1000 m niet gelopen worden op het voetbalveld, maar wel rond de twee terreinen (voetbal en hockey) op een asweg en langs de in trapvormige staanplaatsen rond het voetbalplein, zo langs het paviljoen en afdalend naar de tribune, op een betonnen weg met aan het einde



(Foto Jacques Dubreucq)

ben niet bijgelovig en dus heeft dit nummer mij niet afgeschrikt.

Na deze fase meldde een gemeentebediende dat de kandidaten zich mochten omkleeden. De korte broek, de witte kousen en de "spikes" werden aangetrokken, het onderlijfje fijn gezet en klaar was Kees.

een grote smerige waterplas. De beslissing werd genomen om de kandidaten niet te bevoordelen die drager waren van "spikes", hetgeen mijn geval was.

Dust moest er gestart worden op een asweg hetgeen ten nadele van zekere concurrenten was. De eerste en tweede reeks van vijf lopers vertrokken en vanaf het begin gaf meer dan de helft het op omdat de

weersomstandigheden te erbarmelijk waren. De derde reeks van vijf was de mijne en van mijn dorpsgenoot C. Ik had besloten zo haast mogelijk te vertrekken, in razende vaart, om iedereen van mijn huid te schudden. Het geluk was aan mijn zijde want de politiekommissaris, die deel uitmaakte van de jury, vroeg wie “op kop” wilde vertrekken in de derde reeks. Ik bood mij spontaan aan en zou dan ook niet de minste hindernis of kwetsuur oplopen bij de start.

bood ik mijn verontschuldigen aan, maar niemand nam het voorval dramatisch op.

Het resultaat was uitstekend, maar het laatste incident woog tamelijk zwaar op mijn maag tot op het ogenblik dat de politiekommissaris mij liet ontbieden. “Ziezo”, zei hij, “uw prestatie was zonder betwinstig de beste. Proficiat, u zult een goed agent zijn!” Ik wou me nogmaals excuseren maar de politiekommissaris wou



(Foto Jacques Dubreucq)

Nu moet men weten dat bij het 1000 m lopen verschillende punten kunnen gewonnen worden door de degenen die de afstand afleggen in een kleinere tijd dan geëist. Het ging om de 1000 m zo rap mogelijk onder de voeten te krijgen en alzo enkele punten bij te winnen voor het algemeen klassement.

daarvan niet weten; hij beweerd dat de schuld bij hem zelf lag doordat hij te nieuwsgierig was geweest en de omloop had gewijzigd.

Een flinke handdruk van de eerste magistraat maakte een einde aan het onderhoud.

Ik nam de start zo vlug mogelijk en veroverde een twintigtal meter voorsprong die ik geleidelijk opdreef tot honderd meter. Vanaf dit moment was de koers gewonnen indien er zich geen inzinking voordeed. Toen ik over het gedeelte van de trapvormige staanplaatsen doorholde riep agent Maurice Van Cauter mij toe : “Op uw gemak of ge gaat uw nek breken”. Ik sloeg de raad in de wind en holde maar door naar het paviljoen toe zonder omkijken. Het is daar dat ik mij van de helse snelheid bewust werd, en toen kwam de duivelse, betonnen afdaling naar de eindmeet. In volle snelheid dook ik de diepte in. Er was geen sprake meer van vertragen, de vuursprankels sloegen uit de staljen kpinnen van mijn “spikes”. Willens of onwillens moest ik door de vuile waterplas. Het eerste contact er mee leek mij katastrofaal. De kleding van de burgemeester¹, van de politiekommissaris en andere juryleden werden met stinkend water bespat. Onkenbaar door de modder

Einde goed, alles goed, en nu terug naar ons dorpje, waar Papa en Mamma mij opwachtten op de dorpel van onze woning. De uitslag was schitterend, meenden zij en iedereen lachte met mijn eerste belevenis in de hoofstad.

(Wordt vervolgt.)

¹ Joseph Divoort, burgemeester van 1933 tot 1938.

Membres d'honneur du Cercle

(par ordre d'octroi du titre)

M. le Pasteur Emile Braekman, fondateur et ancien administrateur du cercle,
M. André Gustot, ancien administrateur du cercle,
M. Jean Deconinck, fondateur, ancien administrateur et vice-président du cercle,
M. Paul Martens, ancien administrateur du Cercle,
M. Michel Maziers, ancien administrateur et vice-président du cercle,
M. Jacques Lortiois, administrateur et vice-président du cercle,
M. Henry de Pinchart de Liroux, ancien administrateur du cercle,
Mme Monique Van Tichelen, ancien administrateur du cercle,
M. Jacques-Robert Boschloos, ancien administrateur du cercle,
M. Jean-Pierre De Waegeneer, ancien administrateur et trésorier du cercle,

Ouvrages édités par le cercle

Les ouvrages ci-après restent disponibles et peuvent être obtenus au siège de notre cercle :

Monuments, sites et curiosités d'Uccle (2001) :	6 euros
Histoire d'Uccle, une commune au fil du temps :	4 euros
Les châteaux de Carloo	5 euros
Le Kinsendael, son histoire, sa flore, sa faune :	2 euros
La chapelle de Notre-Dame de Stalle	2 euros
Le Papenkasteel à Uccle :	1 euro

Editeur responsable : Jean - M. Pierrard, 9 rue Robert scott, 1180 Bruxelles



La chapelle de Stalle en février 1917, par l'architecte Maurice van Eyck.